

D A H A R A

SAMIR BOITARD

Depuis 1993, Élie Philippe L'Antoine enseigne à Paris le Dahara, un style de Kung Fu développé par les peuples nomades de la Route de la Soie. Ses enseignements ont grandement participé à cette série.

Paris-based Élie Philippe L'Antoine has been teaching the Dahara, a nomadic style of Kung Fu developed along the Silk Road, since 1993. He has contributed to this piece with his teachings.

Photography by Christian Lartillot
Styling by Romain Vallos
Words by Ariel Kenig

Grooming by Leslie Thibault

All clothes Y3



Jacket ERMENEGILDO ZEGNA / Sweat shirt AMI / Trousers Y3 / Sneakers LE FLOW



Cape and trousers CERRUTI 1881 / Sneakers LE FLOW



Un accident et hop, une vie change. Et puis vous rencontrez un sport, un art, un maître. Le comédien Samir Boitard, qui enchaîne les tournages, fête ses vingt ans de Dahara, cet art martial de la rondeur. Il y a trouvé une béquille plus solide que toutes les rééducations. Portrait.

Il ne voit pas la trajectoire. Le chemin qui mène du point A au point B. Comédien chéri par la télévision, pour laquelle il joue tantôt les flics (*Engrenages*), tantôt les procureurs sexy (*On va s'aimer un peu, beaucoup...*), Samir Boitard aime les comédies romantiques, le théâtre, le cinéma américain et pratique derrière l'art du jeu, où les narrations vous font naître, exister, mourir, un art martial sans récit: ni début, ni milieu, ni fin. Cette passion, Samir l'a rencontrée quand il était petit, bien avant d'imaginer qu'il devienne un jour comédien. À l'époque, il habite Ensues-la-Redonne, à 25 minutes en train de Marseille, une calanque sur la Côte Bleue où il surmonte comme il peut l'absence de père. « Mon père était mort dans ma vie. Je ne l'ai pas connu avant mes quinze ans. Au-delà du sport, j'avais besoin d'une transmission. À huit ans, inconsciemment, je rêvais d'avoir un maître ».

Bercé par les films d'arts martiaux, il entrevoit le bénéfice d'avoir quelqu'un qui l'élèverait. Au sens propre et figuré. Alors, il fréquente le cours de Yoseikan Budo (un art martial fondé dans les années 60) que donne le flic de son village. Première initiation qui, en dépit de ses rêves, ne tient pas dans le temps. Il attend ses 18 ans et un très grave accident de voiture (un sanglier passait par là) pour revenir à une pratique qui ne le quittera plus. Huit tonneaux, la ceinture qui lâche, une compression du poumon, une vertèbre qui explose, deux autres qui se tassent et sa moelle épinière qui tourne: il en sort miraculé et reste un mois sans bouger les jambes. Il fréquente une maison de rééducation pendant six mois. Porte un corset pendant un an. Soulage ses douleurs à la morphine. Son moral pique du nez. Sa scolarité ralentit. Il maigrit. Il revoit son père mais cela n'a rien à voir avec l'accident. Un peu rétabli, il s'envole pour le Caire où réside sa famille paternelle. Il y renoue le

fil de ses origines égyptiennes et décroche son bac en candidat libre. Quand Samir en parle, une trentaine d'années plus tard, on se dit qu'une force de la nature était là, en lui, depuis toujours. Que les hommes en sont remplis mais qu'elle ne sert à rien tant qu'on ne sait pas la voir, la connaître, l'appréhender.

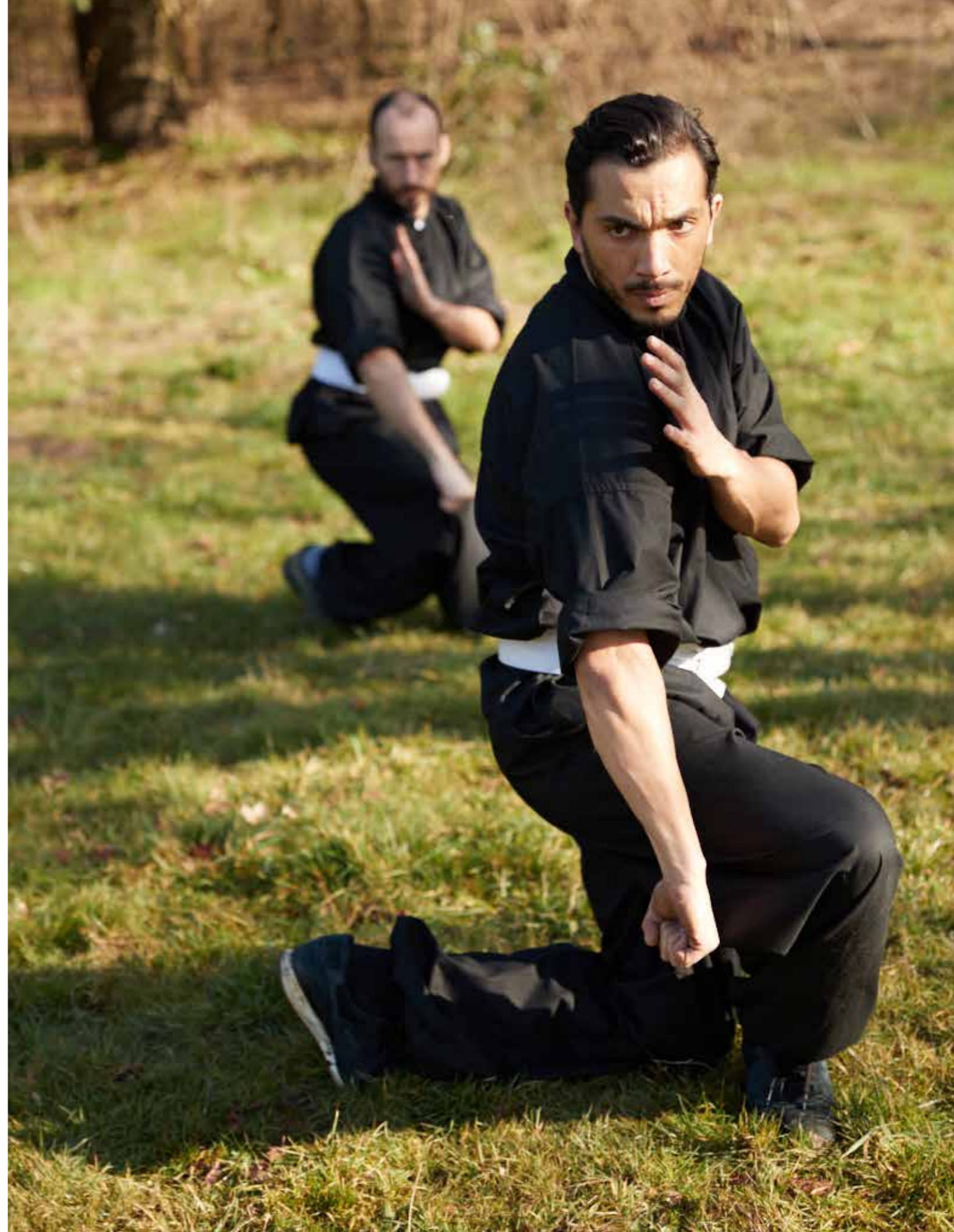
Son accident a suspendu son amour pour le théâtre, qu'il a découvert au lycée. Sorti d'affaire, le jeune bachelier monte à Paris pour jouer. Il prend des cours de comédie et c'est à cette époque qu'il entend parler d'un art martial qu'il ne connaît pas, le Dahara. Il participe à un stage dans le Verdon. Un pas de plus vers la rémission. « Je ne sais pas si c'est le destin mais le Dahara fait partie d'une voie de vie qui s'appelle le T'ien Ti, qui veut dire «ciel et terre», et qui est une voie taoïste non religieuse mais pratique, une voie nomade qui travaille beaucoup sur le Yin, le féminin. C'était bon pour moi parce que c'est un art très rond ». Sa pratique, contrairement à beaucoup d'autres sports, ne lui est pas contre-indiquée. « Tous les mouvements sont circulaires. Cela a permis à mon corps de se remuscler dans la souplesse, la respiration. C'était la seule chose que je pouvais faire ». Cette découverte répond à ses vieilles blessures et à l'art martial qu'il cherchait enfant. « J'ai pu me restructurer. D'un coup, je me suis dit que je pouvais retrouver mon énergie vitale à travers cette manière de travailler, très évolutive. L'art martial est explosif mais on commence à travailler dans la lenteur ». En sanscrit, Dahara signifie cercle. Et dans ce cercle, il n'y a pas de maître, même si Samir s'en est trouvé un en la personne d'Elie, qui l'accompagne depuis ses débuts. « Je dis maître pour que tout le monde comprenne; mais c'est avant tout un transmetteur. Il ne cherche pas à ce que tu lui ressembles. Il te donne les outils pour te développer en fonction de ton histoire, de ce que tu es. Le Dahara est un enseignement tribal et collectif, basé sur l'observation qui vise à renforcer l'individuel », explique-t-il. La seule autorité, si l'on peut dire, que le Dahara reconnaît, est celle de la nature et des animaux, considérés comme de véritables êtres supérieurs. Ils n'ont jamais cherché à détruire leur environnement. Ils se sont toujours adaptés.

À bientôt 20 ans de pratique, Samir considère seulement qu'il « commence à avoir un petit niveau », façon de dire que la vie est longue et qu'il n' imagine pas un jour arrêter. Le Dahara nourrit sa vie personnelle et son métier. Les moments de joie et les creux d'acteurs, quand le téléphone ne sonne pas assez. Cet art martial, né sur les hautes montagnes du Kunlun, aux confins de la Chine, du Tibet et de l'Inde, sur la route de la soie, permet d'affronter toutes les épreuves, jusqu'aux eaux glacées. Le but du T'ien Ti est de vivre vieux et en harmonie avec les événements de la vie. « Avec le Dahara, on n'est pas une configuration de démonstration ou de performance ». Si Samir avoue qu'il avait comme envie, adolescent, d'apprendre à se défendre, à s'affirmer et de montrer qu'il existe, il cultive aujourd'hui la douceur et le bien-être de l'expérience. « J'ai une fille de deux ans et demi et je pense beaucoup à la transmission. On vit dans le temps des machines qui dégrade beaucoup de nos perceptions: le regard, l'écoute, l'odorat, le goût, toutes ces choses que l'on travaille avec le Dahara. On apprend à retrouver ses capacités et ses pouvoirs, même nu ».

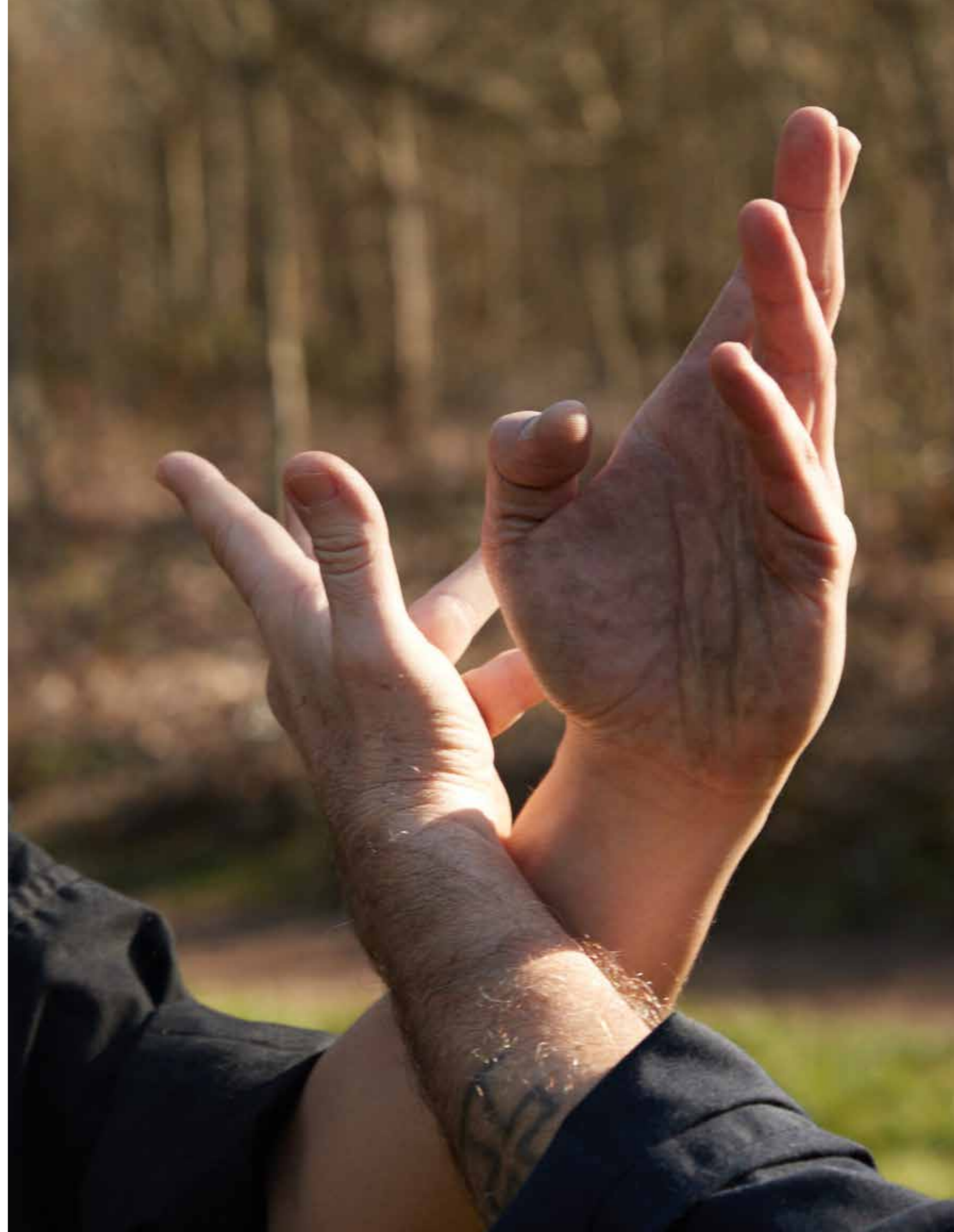
En rencontrant Elie, son maître, Samir a découvert qu'il partageait avec lui autre chose qu'une pratique à venir. Elie venait de Marseille et s'était choisi plusieurs spots, dans la région, pour y observer la nature et méditer, précisément là où Samir allait enfant. « Il était déjà dans ma vie avant que je le rencontre. Je le considère aujourd'hui comme un père spirituel ». Une boule bouclée qui, comme les cercles de sa pratique, épousent la géométrie des gestes et cultive l'immanence, plus que l'événement. On appelle ça progresser. Samir Boitard l'a depuis longtemps décidé.

Ariel Kenig













Shirt and trousers ISSEY MIYAKE / Sneakers LE FLOW

Accidents have a way of changing a life. Sometimes, they are the portal to an athletic discipline, an art, a mentor. We talked to actor Samir Boitard about Dahara, this nomadic subset of Kung Fu he has now been practicing for 20 years, and how it served him better than any therapy – physical or else.

A favorite of TV series (he played a cop in *Engrenages*, a sexy attorney in *On va s'aimer un peu, beaucoup...*), Boitard appreciates rom-coms, the theatre, and Hollywood films in equal measures, and sees acting, with its sometimes blurred narrative arcs, as one would a type of martial arts. Acting is a passion that Samir took to at an early age, before the idea of becoming an actor even dawned on him, during a childhood spent a 25-minute train ride outside of Marseille, spent looking across the Mediterranean for a father who shone by his absence: "As far as I knew, my dad was dead to me. I didn't know him until I was 15. So besides the idea of finding an athletic discipline, I was craving knowledge. At eight years old, subconsciously, I wanted a mentor."

Martial arts films gave young Samir a desire for a figure that would raise him up – literally and figuratively, leading him to study Yoseikan budō under his village's sole policeman. This initiation to the 1960s martial art that was cut short by eight barrel rolls and a snapped safety belt: at eighteen, swerving to avoid hitting a wayward boar with his car, he ended up with a collapsed lung, a shattered rib (along with two slipped ones), and a twisted spine. Two months spent without the use of his legs were followed by another six in physical therapy, and a year in a brace. His morale took a nosedive, aided perhaps by all that morphine. His schooling suffered, and his weight dropped. His father came back in the picture, but that was unrelated to the accident: as Samir got better, he decided to visit Cairo, to reconnect with his father's side of the family, and complete high school. Hearing Samir relating the story thirty years on, one realizes that a force of nature was indeed burning inside him – that force that burns inside of us all, but only manifests itself when we learn to see it, learn it, grasp it.

The accident had put the brakes on his love of theatre, which he had discovered in high school. After a full recovery, he moved to Paris to find roles, and while taking acting classes, learned of Dahara. A retreat in the Verdon region was a further step towards healing: "I don't know if it's fate, but Dahara is part of a way of life called the T'ien Ti, which means 'heaven and earth'. It's a practical, non-secular and nomadic Taoist ethos, which focuses on the feminine Yin energy. It was good for me because it's a very 'curvy' practice." Contrary to a lot of other sports, Dahara is almost sublimely indicated for Samir's predicament, contributing at once to his physical healing and his childhood search for a martial art: "All the movements are circular, which allowed my body to gain muscle through flexibility and breathing. It was the only activity I could do. I was able to build myself back up physically, and figured out quickly that I could tap back into my vital energy through this very iterative method. Martial arts tend to be explosive, but in this case, slow and steady wins the race." Dahara is a Sanskrit word that means "circle", and within said circle, there is no master – even though Samir found one in the person of Elie, who has been at his side since the beginning: "I use the term Master so people get the idea. But he is first and foremost a teacher, a conduit. He's not interested in molding you in his image, but rather in giving you the tools to carry on your own story, your own identity." He continues: "Dahara is a tribal, collective, observation-based teaching, which seeks to prop up the individual. The only authority that Dahara even remotely upholds is that of nature and animals, which are considered to be superior beings. After all, they never sought to destroy their environment – they've always adapted."

Even as he enters his second decade of practice, Samir speaks of his level of achievement in very humble terms, an indication that he thinks of life as a long journey, to be permanently imbued with the art of Dahara. The discipline informs his personal life and his acting career – from the moments of elation and the dips in role offers, when the phone sits silent. Dahara, which was born in the Silk Road Kunlun

mountains, at the confluence of China, Tibet and India, empowers its practitioners to stand up to any of the terrain's conditions, right down to glacial waters, just as the aim of T'ien Ti is to learn to lead a long life, in harmony with its ups and downs: "Dahara exists outside of demonstration and performance." And while a teenage Samir wanted to learn to defend and assert himself, he now cultivates the experience's gentleness and focus on well-being: "I have a two-and-a-half-year-old, and I've become quite concerned with legacy. We live in a time of machines, which greatly degrades our perceptions – sight, hearing, smell, taste. All of those senses are developed through Dahara, which reacquaints us with our faculties and powers, even when we're naked."

When he met Elie, Samir found out that they had more in common than the pursuit of a sport. A Marseille native himself, he had scouted a number of spots in the area in which to be with nature, and meditate – those same spots that Samir visited as a child: "He was already a part of my life before I met him. I now consider him a spiritual father." With things coming full circle, in echo to Dahara's movements, immanence takes precedence over events, a forward motion that Samir Boitard kicked into action long ago.

Ariel Kenig
Translated by J.-F. Beaulieu